

MICHAEL GRANT



BZBK

RÉVOLUTION

Extrait de la publication

Michael Grant

BZRK

RÉVOLUTION

Traduit de l'anglais
par Julien Ramel

GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

« Être aimé profondément par une personne
vous donne de la force, aimer profondément
quelqu'un vous donne du courage. »

Lao Tseu

« Caressez la dinguerie. »

@Horse_ebooks

PIÈCE VERSÉE AU DOSSIER

À: Lear

De: Nijinski

Wilkes, saine et sauve, est de retour parmi nous.

Ophélie est vivante malgré la perte de ses deux jambes sous le genou.

Keats et Plath vont bien et s'en tirent à merveille.

Vincent souffre d'une profonde dépression suite à la perte d'un de ses biobots. Le second a été gravement endommagé, mais il se remet. Vincent est en soins intensifs. Issue très incertaine.

Nous n'avons pas atteint notre objectif principal.

Attendons instructions.

PIÈCE VERSÉE AU DOSSIER

À : Nijinski

De : Lear

Pendant l'absence de Vincent, tu prends les commandes de la cellule de New York, Nijinski. Tu n'es pas l'homme de la situation. À toi de le devenir.

PIÈCE VERSÉE AU DOSSIER

Central Intelligence Agency – Bureau d'évaluation des menaces technologiques

Transcription d'une interview avec le professeur Edwin H. Grossman, réalisée le 28 février 2012.

(page 7 sur 9)

Q : Donc, si je vous comprends bien, il s'agit d'une menace sérieuse, mais pas imminente ?

Grossman : J'ignore ce que vous entendez par imminente. Tout ce que je peux dire, c'est que la gelée grise n'est pas de la science-fiction ou, du moins, ne l'est plus. Les nanotechnologies progressent à pas de géant. Des recherches très importantes ont lieu au MIT*, à l'université d'Irvine, aussi bien que dans mon propre département du Texas.

Q : Mais quiconque participe à ces recherches est conscient du danger qu'elles représentent.

Grossman : Vous savez, Fermi était parfaitement conscient des dangers de la fission nucléaire, Watson et Crick du danger de l'ADN, tout comme Alfred Nobel était conscient de ceux de la dynamite lorsqu'il l'a inventée. Et nul doute que le premier homme des cavernes à brandir un gourdin était conscient...

Q : Je vois où vous voulez en venir mais, sérieusement, docteur, vous ne pensez pas établir un parallèle entre les nanotechnologies et l'arme nucléaire.

Grossman : Au risque de vous surprendre, si. Car, voyez-vous, dans les deux cas, nous parlons d'une puissance

* Massachusetts Institute of Technology.

gigantesque, aux implications potentiellement catastrophiques, aux mains de l'espèce humaine.

Q : Seul un dément...

Grossman : Seul un dément ? (Rires.) Parce que vous trouvez que l'histoire de l'humanité en manque ?

CONTRECOUP

Vincent sentit le fou rire enfler, telle une accumulation de vapeur sous le couvercle d'une Cocotte-Minute, tel un volcan sur le point d'entrer en éruption.

Il allait être écartelé.

Ses bras étaient menottés à deux locomotives Diesel qui sifflaient, soufflaient et fumaient. Des nuages de fioul brûlé montaient de sous le châssis. Les locos chauffaient à tel point que la carrosserie était en train de fondre.

Il était là, debout au milieu des rails.

Les chaînes étaient longues. Les engins auraient le temps d'accélérer.

– Ha ha ha ha ha!

Il riait à gorge déployée. Parce que ça serait marrant quand ses bras seraient arrachés du tronc, quand ses chairs se déchireraient et que ses articulations sauteraient comme les ailes d'un poulet cuit à cœur et que...

– Allez, mon gars, allonge-toi. Détends-toi. Allonge-toi sur le lit.

Tchou-tchou. Tchou-tchouuuuu!

– Tout va bien se passer, Vincent.

Vincent? Quel Vincent? C'était pas ça son nom. C'était... C'était quoi, déjà?

Un dragon, un de ces dragons chinois, se dressait au-dessus de lui. Une tête gigantesque. De la fumée lui sortait des naseaux. La même que celle qui s'échappait des michelines, de plus en plus épaisse à mesure que les motrices s'ébranlaient, démarraient, accéléraient.

– *Doug-doug-doug! Doug-doug-doug-doug!*

Les chaînes tintaient dans le sillage des locos.

– Allez, Vincent. Prends ce cachet.

Mais lui ne pensait qu'à se débattre, qu'à libérer ses bras avant qu'ils ne soient arrachés, puis traînés sur les rails.

– *VROAAAR!*

– Alors? Tu l'avales ce foutu cachet!

Le dragon ouvrait grand la gueule, il allait lui broyer le crâne entre ses mâchoires, jusqu'à ce que sa cervelle lui sorte par la bouche, qu'il vomisse ses méninges, que...

De dragon chinois, le monstre s'était transformé en infirmière, non, un dragon, non, non, non.

– Noooooooooon!

Un implacable étau se refermait sur sa tête. Un effluve de parfum masculin lui chatouillait les narines. Des muscles aussi puissants que les anneaux d'un serpent constrictor se refermant sur sa proie lui enserraient la tête. Il avait quelque chose dans la bouche, et le dragon/infirmière lui maintenait la mâchoire fermée, en dépit de ses efforts désespérés pour hurler, appeler à l'aide.

– Keats. De l'eau, vite.

Une bouteille tomba du ciel.

Fiji Water. Reconnaissable à sa bouteille carrée. Bien sûr qu'il allait boire. Oui, dragon. Je vais boire de l'eau, bien sagement, comme un bon garçon.

– Ouvre-lui la bouche.

Mais les trains!

Vincent déglutit.

Une voix qu'il entendait très clairement, quand bien même celle-ci ne résonnait que dans sa tête, dit :

– Ils vont te tuer. Ils n'ont pas le choix. Ils vont te tuer, te tuer, le roi fou va envoyer l'empereur fou. Pour te *tuer*.

C'est alors que ses bras furent arrachés, que ses articulations se désolidarisèrent – *Crac! Pop!* – et il riait et il riait.

Et il avait la nausée.

Il voulait vomir.

– Pareil que mon frère, dit une voix.

Le dragon, qui en fait n'était rien d'autre qu'un mec sentant le parfum, tenait fermement sa tête au creux de son bras. Et il pleurait. Vincent aussi sentait monter les larmes.

L'autre, Vincent pensait que ça pouvait être un diable. Il n'était pas sûr. En tout cas, il en avait la peau et les yeux bleus.

– Jin, chuchota péniblement Vincent, j'ai plus de bras.

– Seigneur, soupira tristement le possible diable aux yeux bleus.

Jin – Nijinski, le dragon, l'infirmière – ne disait rien.

La drogue étendit son empire sur Vincent, l'attirant inexorablement vers l'inconscience. Alors qu'il sombrait, manchot, dans un insondable puits noir, il eut un éclair de lucidité.

C'était donc *ça*, la folie.

Elle était debout dans l'encadrement de la porte. Prête à aider au cas où Nijinski et Keats auraient eu du mal à maintenir Vincent immobilisé.

Prête à aider. Son cœur battait comme s'il avait été de plomb. Ce rythme, anormal, opprimait sa poitrine, la privait d'air, lui nouait la gorge.

Sadie McLure – Plath – ressentait depuis toujours un petit quelque chose pour Vincent. Il faisait cet effet-là sur les gens. Pas de l'amour « amour », pas même une attirance telle qu'on l'entend communément – ça, c'était réservé à Keats, qui se démenait en silence pour clouer Vincent sur place. Keats qui semblait dans le même état de choc qu'elle.

Donc, pas de l'amour « amour » ni même de l'attirance physique, mais un étrange mélange de pulsion protectrice et de confiance absolue. Bizarre d'éprouver ça pour quelqu'un comme lui, toujours dans la retenue et dans la maîtrise de soi. Enfin, avant.

Elle serrait si fort les poings que ses ongles négligés, coupés trop court, lui cisailaient les paumes. Elle avait reçu trop de coups, subi trop de pertes : sa mère d'abord, son père et son frère ensuite. Que lui restait-il, maintenant ?

On dit que ce qui ne tue pas rend plus fort. Non, ça vous laisse avec des trous dans l'âme. Ça vous laisse comme Vincent.

Plath avait été recrutée par Vincent. Elle lui avait fait confiance. Lui aurait confié sa vie. Et en même temps, il y avait toujours eu le sentiment qu'elle devait prendre soin de lui, non en vertu d'une certaine réciprocité, non que ça lui soit dû, mais simplement parce que quelque chose en elle faisait écho à l'appel qu'elle semblait lire sur ce visage impassible et dans ces yeux noirs, « *oui, j'en ai besoin* ».

Plath savait qu'elle n'était pas la seule dans ce cas. Les autres, tous les autres, le ressentait également.

Mais ce Vincent-là, cool, calme et persévérant, qui ne

demandait qu'à être protégé, ce Vincent-là avait cessé d'exister.

Balayé par la folie.

L'aliénation.

Une abstraction jusqu'ici, mais qui avait fait brutalement irruption dans le réel. Et maintenant qu'elle l'avait sous les yeux, la courageuse Plath n'était plus tout à fait aussi vaillante.

Elle détourna le regard, ne supportant pas d'en voir davantage.

Ophélie aurait sûrement bien ri à l'idée que ce qui ne tue pas rend plus fort, elle qui n'avait plus de jambes. Une, amputée au niveau du genou, l'autre, quinze centimètres plus haut. Et elle n'était vraiment pas plus forte pour autant !

Pire, comme Vincent, elle avait perdu ses biobots. Eût-elle été capable de pensée rationnelle, Ophélie aurait envisagé la comparaison entre des jambes – des jambes proprement dites, de chair et d'os – et des biobots qui, après tout, ne faisaient pas partie de la panoplie standard de l'anatomie humaine.

Ses jambes avaient brûlé comme des chandelles, fondu comme de la cire, jusqu'à l'os. Ils avaient amputé les extrémités rôties aux urgences de l'hôpital Bellevue. À ce moment-là, cela faisait longtemps que ses biobots étaient morts, carbonisés dans le terrible désastre du siège des Nations unies. Le temps que les médecins commencent à s'occuper de ses moignons, il ne restait déjà plus grand-chose de son cerveau.

Suspectée de terrorisme, Ophélie était gardée par des agents du FBI. Il y en avait un devant la porte de sa chambre et un à chaque bout du couloir, plus un autre dans le bureau

des infirmières. À supposer qu'Ophélie ait été saine d'esprit, elle aurait probablement été surprise de voir un homme, de toute évidence pas médecin en dépit de sa blouse blanche, debout au pied de son lit. Sous la blouse, on apercevait un blazer de velours mauve pâle. Il avait beau avoir remisé quelque part son inénarrable chapeau, il faisait toujours autant penser à Danny Trejo.

Caligula – pas d'autre nom connu – s'approcha d'elle. Ophélie leva les yeux vers lui et sembla presque le reconnaître à la faveur d'une brève lueur de conscience venant percer l'épais brouillard des antalgiques et les tourments de son cerveau dérangé.

– Toi ?

– Oui, Ophélie.

– Est-ce qu... ? Euh... Est-ce... ?

Aussi incohérente que fût la question, Caligula y répondit spontanément, comme si elle pouvait comprendre, même si ses yeux se révulsaient et qu'un sourire maniaque tordait ses lèvres.

– Wilkes s'en est sortie. Les autres sont en vie.

Après un silence, il ajouta :

– Tu n'as rien à te reprocher, Ophélie. Tu as été brave.

D'un geste tendre, il posa la main sur son front et, bien vite, la douceur céda le pas à une forte pression destinée à maintenir sa tête immobile pendant que, de l'autre main, il plantait jusqu'à la garde une dague dans sa tempe.

De sa poche, il sortit un petit cylindre surmonté d'une valve conique. Il retira le couteau, planta la valve dans la plaie, puis ouvrit le clapet, libérant ainsi dans son cerveau une bonne dose de phosphore blanc préparé maison.

On pouvait déceimment présumer qu'une autopsie avait toutes les chances de révéler les éléments de nanotechno-

logies présents dans son crâne, or il faisait partie des attributions de Caligula d'empêcher que cela arrive. Sans compter qu'une Ophélia prise de démente pouvait très bien, au détour d'une bouffée délirante, livrer des secrets capitaux.

L'unique rescapée du massacre des Nations unies dont disposaient les autorités n'était plus en état d'être interrogée.

Le temps que Caligula quitte la pièce, une lave bouillonnante s'épanchait des orbites d'Ophélia.

– Ah, ça fait du bien! s'exclama la présidente des États-Unis, Helen Falkenhym Morales, avec un soupir d'aise.

Son mari et elle, tranquillement installés sur leur lit, venaient de voir Jon Stewart étriller en direct le leader de la majorité au Sénat, auquel la présidente était farouchement hostile. Pour que le plaisir soit complet, Helen Morales s'était exceptionnellement autorisé une entorse à son régime en engloutissant la quasi-intégralité d'un sundae au caramel.

Un adversaire ridiculisé, un dessert régressif, deux événements d'autant plus jouissifs qu'ils venaient clore une journée par ailleurs totalement pourrie.

Se penchant en travers du lit, Monte Morales essuya une goutte de glace sur le menton de sa femme et porta son doigt à sa bouche en souriant.

Elle aimait ce sourire. Un sourire très particulier. Et si son emploi du temps n'avait pas été aussi chargé... Car, après toutes ces années, il était toujours sexy.

Son mari, Monte Morales, l'homme de sa vie ou, comme le surnommaient la plupart des gens, MoMo, plus jeune

qu'elle de dix ans, était loin de paraître ses quarante-cinq ans, sans doute en partie grâce au soin avec lequel il entretenait sa forme. D'ailleurs, c'était une des choses qui le rendaient cher au cœur des Américains. Ils appréciaient l'attention qu'il portait à son apparence, son évidente dévotion pour sa femme, ainsi que le fait qu'il participe chaque semaine à une conviviale partie de poker en compagnie d'autres conjoints de personnes influentes à Washington.

En revanche, ils désapprouvaient fermement qu'il fume des cigares à la Maison Blanche. Mais le peuple américain savait se montrer conciliant tant qu'il continuait, par son charme et sa décontraction, à contrebalancer avantageusement la dureté de sa femme.

MoMo était la preuve vivante que la présidente ne pouvait pas être entièrement mauvaise – un point sur lequel même ses ennemis s'accordaient.

– Qu'est-ce qu'il y a, chérie? demanda-t-il innocemment.

La critique avait beau n'être que sous-jacente, elle se tourna brusquement vers lui, les sourcils froncés.

– Comment ça? C'est l'heure de se coucher, voilà tout.

Il s'assit, remonta les jambes dans le lit.

– Je ne parle pas de maintenant, mais en général. Je te trouve bizarre ces derniers temps.

– Bizarre?

Appliqué à Helen Falkenhym Morales, le mot avait quelque chose d'absurde. Raide, froide, cassante, voilà de quoi on la qualifiait fréquemment. Personne ne pensait qu'elle était bizarre.

MoMo haussa ses larges épaules.

– J'veux dire... absente. Par moments. Des petits trucs. Tu parlais pendant l'émission.

– Et alors?

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard-jeunesse.fr

PAO : Françoise Pham
Design de couverture inspiré de la couverture originale © Egmont.

Titre original : *BZRK Reloaded*
Édition originale publiée en Grande-Bretagne
par Electric Monkey, une marque de Egmont UK Limited,
The Yellow Building, 1 Nicholas Road, London W11 4AN.
Tous droits réservés.

L'auteur revendique le bénéfice de son droit moral.

© The Shadow Gang, 2013.
© Gallimard Jeunesse, 2013, pour la traduction française.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Cette édition électronique du livre *BZRK – Révolution*
de Michael Grant été réalisée le 5 septembre 2013
par Dominique Guillaumin (In Folio)
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2013 par CPI Firmin Didot
(ISBN : 978-2-07-064657-9 - Numéro d'édition : 240937).

Code sodis : N52149 – ISBN : 978-2-07-502479-2
Numéro d'édition : 240939